Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 7 (1957)
Heft: 2

Artikel: Sola Fide : philosophie grecque et philosophie médiévale
Autor: Chestov, Léon
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380661

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

SOLA FIDE

Philosophie grecque et philosophie médiévale

Pati, Domine, aut mori, priait sainte Thérèse, qui vécut dans la seconde moitié du XVIe siècle.

Plus de deux mille ans avant elle, un des célèbres cyniques, fondateur de l'école et disciple de Socrate, Antisthène, s'écriait : « Mieux vaut déraisonner que d'être satisfait » [1].

Platon a dit — rapporte la tradition — que le disciple d'Antisthène, Diogène, était un Socrate fou. Platon avait raison. Sans aucun doute, Diogène, son maître et ses proches disciples étaient-ils fous, et précisément des Socrate fous, c'est-à-dire des sages fous. Craindre la satisfaction — alors que l'humanité au cours de toute son existence voyait en elle le sens et l'essence de la vie — n'est-ce pas de la folie manifeste, et plus encore une folie « systématique », aussi systématique que la sagesse de Socrate.

Chacun sait à peu près plus ou moins bien comment vivaient les cyniques ; il ne vaut guère la peine de s'étendre là-dessus, d'autant plus que l'homme moderne n'est pas très tenté par l'horreur de la vie, ses difficultés et ses vilenies — l'époque du « naturalisme » est bien révolue. Nous parcourons même hâtivement le passage d'Ezéchiel, où il raconte ses préparatifs à la prophétie, les galettes qu'il mangeait sur l'ordre de Dieu. Il ne faut pas oublier que les cyniques eux aussi se croyaient marqués du doigt divin. Ils disaient : « Les hommes bons ressemblent aux dieux » [2].

[1] Eduard Zeller : *Die Philosophie der Griechen.* 5 vol. Leipzig, 1875, 1876, 1879, 1880, 1881.
[2] *Ibid.*, II-I, 226.

N. B. — Extrait d'un ouvrage dont les deux dernières parties ont paru en français sous les titres : *Les Révélations de la Mort* (Paris, Plon, 1923) et *Luther et l'Eglise* (Paris, P.U.F., 1957). Les pages ci-dessus constituent l'introduction de la première partie de cet ouvrage, intitulée *Philosophie grecque et philosophie médiévale.*

Tout comme Socrate ils obéissaient à l'inspiration incompréhensible qui les poussait à troquer la beauté et la joie de l'existence contre la laideur et les horreurs.

Ils disaient que la beauté et la joie sont inutiles, qu'elles empêchent l'homme d'approcher Dieu, qu'elles donnent la *satisfaction*, qui est pire que la folie : il faut fuir la satisfaction, disaient-ils, comme la peste. On sait que les contemporains haïssaient et méprisaient les cyniques, les traitaient de chiens. Seuls quelques hommes très sensibles tels que Platon et aussi — à en croire la tradition — les disciples d'Aristote s'étonnaient, ou du moins réfléchissaient devant la vie étrange de ces sages fous, de ces hommes réprouvés. Je ne m'arrêterai pas sur les arguments par lesquels les cyniques se justifiaient et justifiaient leur conception du monde, leur vie. Leur doctrine — c'est-à-dire les considérations qu'ils avançaient pour prouver la justesse de leur point de vue — s'est perdue dans la nuit des temps, comme se perd tout ce qui ne peut pas servir les hommes ; de toute façon je ne pense pas que ces arguments pourraient avoir pour nous un grand intérêt, même s'ils furent fort subtils, spirituels et convaincants. Nous disposons d'une telle quantité d'arguments spirituels et convaincants, qu'il serait bien plus utile que nous en oubliions quelques-uns, plutôt que d'en apprendre de nouveaux. D'autant plus que la vie des cyniques n'était certainement pas régie par leurs raisonnements. Il n'existe pas d'exemple d'homme ayant choisi la folie en s'appuyant sur les démonstrations de la raison. Et si ce paradoxe était possible, si véritablement la raison pouvait par ses preuves mener à la folie, alors... alors par là même la raison se serait définitivement condamnée. Mais je répète, la raison n'est certes pas responsable du délire insensé, de la vie absurde des cyniques, comme elle n'est pas responsable de la démence d'Ezéchiel. La démence a ses propres sources où elle puise force et courage et, qui sait, peut-être aussi la vérité. Platon, disciple de Socrate, disait que le plus grand malheur qui pouvait frapper un homme était de devenir un contempteur de la raison, un misologue. Les cyniques, également disciples de Socrate, n'y trouvaient aucun malheur ; bien au contraire ils voyaient dans ce que Platon appelait « raison » la source de tout malheur. Platon cherchait la perfection, l'explication, le contentement, la satisfaction. Tous ces états d'âme — auraient dit les cyniques s'ils avaient connu la terminologie médiévale — sont du « Malin ». Il est difficile de dire pourquoi ils pensaient, plus exactement pourquoi ils le sentaient ainsi.

Il y avait quelque chose au fond de l'âme des cyniques qui leur faisait haïr tout ordre achevé sur terre. Platon avait raison : Socrate avait deux génies. Le premier, génie de la raison, a trouvé

son expression dans la philosophie de Platon et surtout d'Aristote. Le second génie a tenté de trouver son expression dans la philosophie des cyniques. Platon et Aristote ont conquis le monde entier. Ces grands disciples d'un maître prodigieux dominent les esprits humains depuis plus de 2000 ans.

Celui qui veut se faire écouter, celui qui veut laisser une trace dans l'histoire, doit suivre l'école grecque. Même le moyen âge, même le catholicisme — comme nous le verrons plus bas — n'ont pas échappé à cet égard au sort commun. Bien que certains prétendent que la philosophie médiévale fut la servante de la théologie, ce n'est là qu'une « fable convenue ». La théologie avait à sa disposition les bûchers, il semblait donc que tout le monde lui obéissait, qu'elle était une maîtresse absolue. En fait, l'attitude de la philosophie envers la théologie fut toujours — dès les premiers siècles du christianisme et jusqu'à nos jours — la même que l'attitude des Romains envers les barbares qui avaient conquis l'empire : les vaincus dictaient leurs lois aux vainqueurs. Formellement le pouvoir appartenait évidemment au clergé catholique. Mais il n'osait faire un pas sans consulter préalablement ses maîtres grecs profanes. Ce n'est pas pour rien que Thomas d'Aquin appelle Aristote *Philosophus* tout court, c'est-à-dire l'éternel législateur de la pensée, immuable et insurpassable. Ce que disait Thomas, les penseurs catholiques l'ont pensé et fait bien avant lui. Et s'ils appelaient Aristote *procursor Christi in naturalibus*, c'est uniquement parce que la théologie, avec ses bûchers, exigeait comme tous les vainqueurs qu'on lui reconnût des droits souverains. En fait, Aristote était et reste pour le catholicisme *procursor Christi in naturalibus et supernaturalibus*. On peut dire, sans exagérer, qu'Aristote dominait non seulement la pensée, mais encore l'imagination des peuples européens. Le catholicisme est impensable sans la philosophie d'Aristote, comme il est impensable sans les armes romaines. Pour vaincre les récalcitrants et forcer les peuples à s'incliner, le catholicisme avait besoin de la raison d'Aristote et des légions romaines. *His signis*, et seulement *his signis*, il a pu se créer cette situation stable qui fait l'admiration des historiens jusqu'à nos jours.

Si au lieu d'Aristote, descendant du Socrate raisonnable, le catholicisme avait choisi pour guide Diogène, descendant du Socrate insensé, l'histoire aurait assigné au catholicisme quelques pages insignifiantes, comme cela a été fait en ce qui concerne la vie et la doctrine des cyniques, des stoïciens ou des hérétiques du moyen âge — les ratés de l'histoire. Les victoires durables ne sont données qu'au bon sens, sachant créer de grands systèmes philosophiques, organiser de vastes états avec des armées disciplinées. Le monde est régi par le Socrate sensé, non par l'insensé. Et néanmoins, aussi

étrange que cela puisse paraître, deux mille ans après Diogène, sainte Thérèse, canonisée et reconnue « grande » par l'Eglise catholique, répète les paroles de l'antique cynique : *pati aut mori* — si elle ne peut pas souffrir, elle ne veut pas vivre, elle préfère mourir.

* * *

Les paroles d'Antisthène et de sainte Thérèse, considérées comme des paradoxes inutiles et douteux s'étaient perdues parmi une foule d'autres paradoxes. Elles conviennent cependant admirablement pour nous donner accès dans le domaine que je veux proposer à l'attention du lecteur. Tout le monde sait — ou croit savoir — quel était le Socrate sensé. C'est lui qui nous sert de critère pour évaluer tous les faits de la vie. Platon n'a pas douté un instant qu'il excluait pour toujours Diogène de l'aréopage des maîtres des destinées humaines, en le traitant de Socrate fou. Je dirais plus : non seulement Platon voulait priver Diogène du droit d'être juge et de régler le sort des hommes, il voulait encore par sa sentence récuser Diogène, si ce dernier avait prétendu au rôle — non pas de maître ou de juge — mais de simple témoin. Diogène ne peut pas être témoin, car Socrate fou n'est plus Socrate, il n'est même plus un homme. On peut ne pas le tuer, pour des motifs moraux ; mais il n'est pas question de le prendre au sérieux. C'est ainsi que parlait et pensait Platon, bien que, dans l'antiquité, on crût fermement que la folie était d'origine divine [1]. La pensée moderne a accepté la conviction de Platon comme une vérité évidente ne devant être ni prouvée ni même discutée. Si elle n'est pas toujours exprimée, c'est qu'elle paraît trop évidente. Mais tout le monde sait et n'oublie jamais que sans elle notre pensée resterait au point mort. Pour ne pas chercher trop loin, je me bornerai à citer deux historiens — Harnack et Renan. Tous deux font valoir qu'on ne peut impunément négliger le bon sens : « Allein niemand verachtet ungestraft Vernunft und Wissenschaft » [2]. Ils ne le soulignent nulle part, et n'estiment pas nécessaire de mettre cette considération en prémisse de leur pensée. Mais si vous la priviez de cette prémisse, toute leur immense œuvre historique et philosophique se trouverait être sans fondement. Certes, l'expérience immédiate leur donne raison : personne ne brave impunément le bon sens. Mais faut-il absolument éviter la punition ? Et si sainte Thérèse et Antisthène avaient raison ? Si l'on peut, si l'on doit sciemment braver le bon sens, et sciemment aller au-devant de la punition ? L'homme n'échappera

[1] ZELLER : *op. cit.*, II-I, 511 : « Les Grecs appelaient folie toute inspiration religieuse ou artistique. »

[2] ADOLF HARNACK : *Lehrbuch der Dogmengeschichte*, 3 vol. Tübingen, Ed. Mohr, 1909/1910.

pas à la punition, quoi qu'il fasse ! L'homme paie cher sa venue au monde : il achète la vie au prix de l'horreur d'une mort inéluctable. On peut l'oublier, mais on ne peut pas l'ignorer. Anaximandre déjà estimait que toute existence individuelle est illicite, et tous les êtres paient cette illégalité de leur mort. Mais les êtres nouveaux ont accepté cette illégalité et la responsabilité de leur venue illicite dans le monde. Mais vaudrait-il donc mieux que tout être vivant refuse la folie de l'existence — devant la menace de la punition et de la mort inéluctable — suivant en cela les conseils de Harnack et de Renan ou ceux du bon sens ?

Il est peut-être opportun de rappeler ici que, selon Platon, il est aussi difficile à l'homme de passer de la contemplation du monde sensible à celle du monde véritable, qu'il l'est à l'œil, habitué à l'obscurité, de passer brusquement à la lumière [1]. Et immédiatement avant cette nouvelle vie nous trouvons la menace et le danger de la punition. Et cette nouvelle vie, viendra-t-elle, et quand ? tandis que la menace de la punition nous domine de toute sa concrète réalité. Et cependant Platon, après avoir condamné Diogène, s'est dirigé vers la douleur, vers la peur.

Pati aut mori — si tel est notre « idéal », la meilleure manière de l'atteindre est bien de mépriser le bon sens, le sens tout court. Socrate fou — c'est-à-dire Diogène ou Antisthène — seront de meilleurs guides que Socrate sensé — c'est-à-dire Platon ou Aristote.

Et encore : le bon sens trace à l'historien et au philosophe la voie à suivre. Puisque le danger d'être puni est considéré comme un motif si sérieux, c'est que l'on doit éviter les dangers, éviter d'aller là où nous attend le danger. Malgré sainte Thérèse, l'homme évite la souffrance et la mort ; contrairement à ce que pense Antisthène, il n'y a rien de pire que la démence — rien de mieux que la satisfaction et le contentement. Et puisque c'est le but essentiel de notre vie, la philosophie qui veut nous donner la sagesse doit nous procurer seulement des vérités qui nous aident à échapper à la démence et à la souffrance, qui éloignent la mort le plus longtemps possible. C'est ce que fait la philosophie : elle ne reconnaît pas les vérités dangereuses. Et pour mieux atteindre son but, elle ne les traite pas de vérités mais d'erreurs. Ce même historien protestant Harnack dit que le dommage qui peut résulter d'une vérité ne constitue pas une objection contre elle. Et non seulement le libre-penseur Harnack, mais encore le catholique bien-pensant Zahn affirme la même chose : en son nom et au nom de l'Eglise catholique, qu'il représente dans son œuvre, il déclare chercher la vérité à tout prix, il est prêt à accepter toute vérité, sans demander si elle sera utile ou nocive,

[1] ZELLER : *op. cit.*, II, 533.

si elle demandera des sacrifices ou apportera la récompense. Je sais évidemment que l'on ne peut pas comparer Harnack à Zahn. Harnack est un historien remarquable, dont le nom est connu dans le monde entier. Zahn est un modeste professeur, connu seulement dans les milieux d'érudits catholiques. De plus Harnack est absolument libre de liens extérieurs, tandis que Zahn est censuré par ses supérieurs spirituels. Et néanmoins ils sont d'accord sur ce point. Ni l'un ni l'autre ne considèrent la vérité nocive d'un œil indifférent. Tous deux s'inquiètent bien plus de l'utilité que de la vérité. Je pense qu'en ce qui concerne Zahn, personne ne le discutera. Pour un catholique orthodoxe, le critère suprême est constitué non seulement par l'utilité, mais surtout par l'utilité de la vérité pour l'Eglise catholique. Il ne l'admettra jamais ; au contraire, il s'écrie pathétiquement qu'il met la vérité au-dessus de tout au monde. Je suis loin de soupçonner Zahn de mentir délibérément. Il est probablement sincère en pensant qu'il sert la vérité en servant l'Eglise catholique. Quand il vous raconte que Constantinople est tombée aux mains des Turcs parce que les Grecs schismatiques ont refusé l'Union de Florence, quand il raconte qu'au moment de la proclamation du dogme de l'infaillibilité papale par le concile du Vatican, Dieu a envoyé ses foudres — comme lorsqu'il proclame ses commandements sur le Sinaï — Zahn croit sincèrement vous dire seulement la vérité, et qu'il ne recherche que la vérité. Il croit contrôler ses opinions par un critère spécial, supérieur. Harnack raille évidemment le catholique crédule. Il est convaincu que rien de pareil ne peut lui arriver : historien expérimenté et subtil, il connaît la facilité avec laquelle les hommes tombent dans le lacs des préjugés et des superstitions, et il sait bien les éviter. Ne bravez pas le bon sens — et la vérité vous est garantie. Mais supposez que cette prémisse soit fausse, que le bon sens fasse obstacle à la vérité, que d'autre part le règne de la vérité signifie la fin du bon sens — qu'en d'autres termes la vérité soit dangereuse pour le bon sens, comme elle l'est pour le catholicisme ; Harnack serait-il d'accord de l'accepter néanmoins ? Choisirait-il cette dangereuse vérité ou donnerait-il sa préférence au bon sens ? Je pense que la réponse est évidente. Et partant, son affirmation d'estimer la vérité indépendamment de sa nocivité ou de son utilité ne correspond pas à la réalité. C'est un mensonge pieux, aussi nécessaire, semble-t-il, au savant positif qu'au théologien. La vérité devient inacceptable pour Harnack dans des cas bien moins graves que celui discuté par nous. Elle sera rejetée non seulement quand elle portera atteinte aux droits du prétendu bon sens, mais même quand il lui arrivera de dénigrer quelque autre conviction familière et nécessaire. Si la vérité exigeait que l'on reconnaisse que Luther n'a pas du tout été ce parfait homme allemand que représentent les protestants,

s'il fallait admettre que la Réformation a été l'œuvre non d'un grand prophète, mais disons d'un apostat — Harnack aurait-il le courage nécessaire pour prendre à ses coreligionnaires leur sublime mensonge ? Et bien plus : vu le danger que représente pour le protestantisme, pour la morale en général, le fait de descendre Luther de son piédestal, Harnack, pourrait-il avec toute son honnêteté peu commune *discerner* le vrai Luther ? Il ne suffit pas — pour voir ce qui est — de le désirer sincèrement, d'être courageux même : il faut parfois être prêt à tailler héroïquement dans le vif. A ce qu'il me semble les hommes ne sont capables de le faire que rarement, peut-être jamais. Et s'ils voient, ce n'est pas qu'ils le veulent, mais qu'ils ne peuvent plus faire autrement. Et tant que leur heure n'a pas sonné, ils restent catholiques, protestants libéraux ou simplement des savants positivistes et idéalistes.

* * *

Ce n'est pas par hasard que j'ai cité les noms des trois écrivains modernes : Harnack, Renan et Zahn. J'ai voulu indiquer ceux de nos contemporains qui poursuivent des recherches se rapprochant plus particulièrement de la pensée religieuse, du moins de la pensée judéo-chrétienne. Selon l'idée générale qui domine de nos jours, la pensée religieuse diffère par son essence et doit différer de toute autre pensée. C'est ce que vous dira aussi bien l'homme qui a consacré toute sa vie à l'étude de l'histoire et de la littérature des Eglises, que celui qui n'a de la religion que le minimum de connaissances obligatoires puisé dans des manuels courants. Mais si vous abordez les questions concernant la source de la connaissance religieuse : la religion est-elle oui ou non une connaissance, et quels sont dans l'affirmative les critères de cette connaissance — vous n'arriverez pas facilement à obtenir un avis unanime. Certains parleront de la révélation, d'autres de leurs émotions personnelles, d'autres encore — comme Spencer — de l'animisme, etc. Et plus vous chercherez, mieux vous comprendrez que chaque homme, quelles que soient ses connaissances en histoire religieuse, possède son propre credo, puisé l'on ne sait où, inaccessible absolument à toute influence extérieure. Nous butons en ce point, probablement, sur quelque *fatum :* il est inscrit dans le livre du destin, avant la naissance de l'homme, qu'il sera catholique, protestant libéral ou libre-penseur. Harnack, Renan et Zahn disposaient des écrits d'un grand nombre de géants de l'esprit — ils ont passé à côté, comme si tous ces livres, écrits en lettres de feu, n'existaient point. Ils savaient ce qu'ils savaient, et ne voulaient rien apprendre des gens qui les avaient précédés. Renan a lu Esaïe et Jérémie, connaissait saint Paul, lisait les Pères de l'Eglise — non seulement il lisait leurs œuvres, il les appréciait et les aimait, comme des êtres

proches et parents — mais il ne lui a pas été donné de s'embraser à leur flamme. Les saints sont de grands insensés, la sainteté est une géniale démence — telle est sa sentence. Mais les épithètes « insensé, dément » détruisent tout prestige, quel que soit le saint nom qu'ils qualifient. Et pour Renan les prophètes et les apôtres restent de magnifiques déments, voués dans leur démence à errer éternellement dans les sphères de la fantaisie. Harnack vous dira la même chose. Comme Renan, il s'intéresse surtout au côté historique des recherches anciennes. Je ne veux pas dire par là qu'il n'ait pas de convictions religieuses. Mais il suffit de comparer son petit livre *Wesen des Christentums* avec l'immense *Dogmengeschichte* ou avec toute autre de ses œuvres historiques (toujours en plusieurs volumes), pour s'apercevoir qu'il y a au fond peu de choses à dire sur sa foi, sur son propre christianisme. Et même son *Wesen des Christentums* pour sa plus grande partie est consacrée à l'HISTOIRE du christianisme, à la polémique avec ses adversaires. Si l'on demandait à Harnack d'écrire un livre sur sa propre foi chrétienne, sans parler de l'histoire ni critiquer d'anciennes conceptions, je ne sais pas s'il parviendrait à écrire plus de deux ou trois pages insignifiantes. Lisez attentivement son *Wesen des Christentums*, et vous serez probablement étonné de voir que chaque fois qu'il abandonne les digressions historiques, et commence à exposer ses propres idées, il est obligé de s'arrêter, pour reprendre son souffle en intercalant un « meine Herren ».

Le pathos de l'apôtre ou du prophète n'est pas le propre de Harnack. Car le propre de l'inspiration est de braver le bon sens et de subir le châtiment approprié. Or nous avons vu que Harnack et Renan et — comme nous le verrons — la dogmatique catholique estiment impossible de rompre avec le bon sens. C'est pourquoi Harnack a recours à la méthode historico-scientifique si appréciée de nos jours. Il est inutile de dire que Harnack est un des plus remarquables historiens de notre temps. Sa *Dogmengeschichte* de même que la *Philosophie der Griechen* de Zeller sont dans leur genre de véritables chefs-d'œuvre. Il sait très bien parler d'Athanase le Grand, de saint Augustin, de Luther. Il démontre avec une force de persuasion rare que le sens même de l'histoire du christianisme se résume à ce qu'il est convenu aujourd'hui d'appeler la doctrine du protestantisme libéral. Hegel pourrait triompher : une fois de plus il est prouvé que l'esprit s'est reconnu au cours des deux millénaires du développement historique. Tous ces Tertullien, Ambroise, Irénée, Augustin, Pélage, les mystiques médiévaux, les scolastiques et même Luther ont vécu, souffert et cherché uniquement pour que triomphe aujourd'hui la vérité du protestantisme libéral, qui se résume en ces termes : nous croyons en Dieu, Père

de tous les hommes vivants, qui nous a annoncé par Jésus la rémission des péchés. Et selon Harnack, Jésus ne peut en aucun cas être considéré comme l'incarnation de Dieu. Déjà du temps de Schleiermacher et surtout d'A. Ritschl, on considérait Jésus comme semblable, par son essence, à tous les hommes. Tous les miracles de l'Evangile, les événements de l'Ancien Testament, les prophéties et les prédictions sont passés au crible de la raison et rejetés, faute de preuves sûres, comme étant le produit d'une fantaisie sinon maladive, du moins inculte. Il faut dire que Harnack, tout comme ses prédecesseurs, ne rompt jamais ostensiblement avec le passé de l'Eglise, il évite la discussion ouverte avec la tendance dominante du protestantisme orthodoxe. Il reste dans la tradition de la pensée protestante, qui a toujours évité les interventions violentes et qui, pour éviter la tentation, préférait mettre le vin nouveau dans de vieilles outres, c'est-à-dire donner un sens nouveau à de vieilles paroles habituelles. Par exemple, Harnack ne pose jamais ouvertement la question de savoir si Jésus était homme ou Dieu — il se contente de demander : « *Gehört Jesus dem Evangelium ?* » Ce sont ses contradicteurs qui cherchent, pour le démasquer, à formuler sa pensée en termes plus violents et provocants. Harnack s'efforce avant tout de démontrer — en suivant l'histoire et le développement de la dogmatique catholique — que l'histoire menait inévitablement à la ruine et à la perte de presque toute dogmatique, que le dernier coup décisif a été porté à « presque » tous les dogmes par la Réforme.

Notre époque tend à parachever l'œuvre commencée par Luther. Harnack estime que sa conception et sa profession du christianisme constituent la véritable intelligence de l'enseignement du Christ, que dans le domaine religieux, l'esprit s'est développé jusqu'à l'extrême et qu'il doit s'y arrêter et attendre d'avoir atteint ce même degré de développement dans les autres domaines de la création humaine ; alors l'humanité pourra estimer son histoire achevée et pourra se passer de Hegel. Evidemment, j'expose Harnack « à ma manière ». Il est trop intelligent, trop cultivé et trop doué pour se trahir par ce genre de confidences. Il sait que la « vérité », quelle qu'elle soit, ne doit pas paraître toute nue même devant son propre auteur. Harnack ne dit jamais que « presque » tous les dogmes sont perdus — c'est moi qui ajoute le « presque ». Harnack ne dit nulle part qu'à son sens l'esprit s'est développé à l'extrême. Il fait comme les autres ont fait avant lui : il montre simplement sa conception du christianisme, comme celle de la vraie religion. Mais il n'y a pas de différence fondamentale entre ses affirmations et mes dires. Je sais néanmoins ce que vaut aux yeux des juges compétents cette différence non fondamentale — c'est pourquoi, si je voulais parler de Harnack, j'avoue que je m'y prendrais tout autrement. Mais quelque important

et intéressant que soit Harnack, je ne peux pas pour cette fois lui accorder l'attention nécessaire. Dans son histoire des mouvements religieux, Harnack fait la même hypothèse discutable que celle de Zeller dans son histoire de la philosophie. Il croit, en suivant Hegel, que l'esprit se développe dans le temps et que, partant, toute époque, comparée à la précédente, approche de plus en plus du but final de ce développement. Et il estime en outre, toujours en suivant Hegel, que notre époque marque déjà la fin de ce développement. Je viens de dire que cette hypothèse est discutable — je pourrais et je devrais dire plus : cette hypothèse est fausse sans aucun doute. L'esprit humain ne se développe pas dans le temps. Et mieux encore : parfois il se développe, parfois il n'en fait rien. Si nous comparons le XIXe siècle de notre ère avec le VIIIe siècle av. J.-C., nous pourrons dire que dans le domaine religieux les hommes ont marqué un notable recul. Avons-nous des psalmistes tels que le roi David ? Avons-nous des sages comparables au roi Salomon ? Avons-nous des prophètes dignes d'Esaïe ? Appelez cent Hegel — ils ne pourront rien y faire. Et pourtant près de trois millénaires ont passé entre-temps. Si, comme le veut Hegel, l'esprit se développait toujours, quels David et Esaïe devrions-nous avoir aujourd'hui ! On ne peut donc absolument pas appliquer ici la formule générale de Hegel. L'esprit souffle où il veut, et le temps n'a aucune autorité sur lui. Non seulement la conception de la vraie religion telle que nous la donne Harnack ne peut être considérée comme le degré ultime du développement de l'esprit religieux, mais comparée à celle du roi David, elle marque manifestement un immense recul.

* * *

Continuons à suivre Harnack. Il est spécialement intéressant pour nous, car on peut, sans exagérer, le qualifier d'historien contemporain « normal », tout comme les catholiques traitent leur Thomas d'Aquin de théologien normal. Harnack est protestant et grand admirateur de Luther — il est donc nécessairement un adversaire implacable du catholicisme. Il définit la différence entre le catholicisme et sa propre religion, absolument libre de toute survivance historique, de la manière suivante : le catholicisme recherche des narcotiques excitants pour arracher l'âme humaine à la puissance de l'ordinaire — tandis que le protestantisme libéral donne à l'esprit un aliment fort, sain et nutritif. L'homme ne peut pas hésiter devant ce choix — Harnack en est sûr. Il faut rejeter les narcotiques et recourir à la nourriture saine. Le bon sens sait très bien que l'on ne peut pas impunément se servir de narcotiques — c'est pourquoi le catholicisme doit être rejeté et céder sa place au protestantisme ;

en lieu et place des orgies insensées de l'ivresse religieuse du moyen âge, notre époque doit accepter le sobre positivisme religieux, dernier cri de la révélation religieuse. Harnack sait parfaitement que même sa modeste piété, alignée sur l'esprit de notre temps, ne peut être scientifiquement justifiée. Il a beau abandonner un à un les dogmes hérités du catholicisme par les protestants — il lui faudra néanmoins, s'il veut ressembler à un homme religieux, garder quelques affirmations plus ou moins paradoxales aux yeux de scientifiques purs [1]. Harnack nie l'infaillibilité des dogmes de l'Eglise, il nie la divinité du Christ, il nie les mystères, etc. Mais il admet que la Bible est un livre unique en son genre, il admet aussi que Christ est un homme unique en son genre, qui n'a pas eu et n'aura pas son égal dans le monde, car ni Socrate, ni Mahomet, ni même les prophètes de l'Ancien Testament, Esaïe et Jérémie, ne peuvent être comparés à Christ. Il estime que la Bible doit faire sur tous les hommes une impression prodigieuse et, à condition de la lire sans préjugés et en dehors de la direction de prêtres catholiques, elle doit vous amener à une foi et à une conception de Dieu que Harnack estime seules vraies et chrétiennes. A vrai dire les affirmations de Harnack, comparées à celles du catholicisme, ne peuvent être traitées de trop paradoxales — bien que lui-même prétende paradoxale toute affirmation du croyant. Mais Harnack espère probablement que, contrairement à son opinion précitée, les paradoxes en si petit nombre ne provoqueront pas la colère du bon sens, n'entraîneront pas inévitablement de punition. De plus, comme tous les apologistes, Harnack est enclin à penser que ses paradoxes seront bien accueillis par le bon sens, et provoqueront même au lieu de punition une récompense méritée. Tel est le sens de sa *Dogmengeschichte* et de son *Wesen des Christentums*. Et j'ajoute que je n'ai pas épuisé tous les « paradoxes » admis par la théologie moderne libérale. Il y en a encore un qui nous intéresse spécialement, car par son caractère il s'apparente tout particulièrement au catholicisme pourtant abhorré. Harnack permet presque de canoniser Luther. Citant une des plus audacieuses lettres du réformateur, il dit : les catholiques ont raison d'y voir une marque de mégalomanie et de démence. En effet l'homme qui se permet de parler ainsi est — ou bien un prophète — ou bien un fou [2].

[1] « Alles religiöse — nicht nur die Religion — ist, gemessen an der sinnlichen Erfahrung und dem exakten Wissen, Paradox. » (HARNACK : *Wesen des Christentums*, Hinrichssche Buchhandl., 1906.)

[2] « Ich kann die katholische Kritiker sehr wohl begreifen, wenn sie in jenem Briefen einen « wahnsinnigen Hochmuth » bemerken. Es bleibt in der Tat nur die Wahl, diesen Luther so zu beurteilen oder anzuerkennen, dass es ihm eine besondere Bewandtniss in der Geschichte der christlichen Religion hat. » (HARNACK : *Dogmengeschichte*, III, 813.)

Il va sans dire que pour Harnack Luther n'était pas fou. Il était donc prophète, ayant en fait reçu de Dieu la révélation.

Je crois avoir épuisé les principaux paradoxes admis par Harnack. Ici se pose tout naturellement la question : si l'on admet des paradoxes, même minimes, comment distinguer le paradoxe permis du paradoxe inadmissible ? S'il est permis de considérer Luther en prophète ou presque, pourquoi ne pas considérer en prophètes ou presque le *doctor angelicus* Thomas d'Aquin ou Swedenborg ? Pourquoi ne pas admettre ce paradoxe — que l'humanité a plus besoin de narcotiques que de nourriture simple et saine ? Par principe on ne peut plus, semble-t-il, en appeler au bon sens, puisque l'on a admis que dans le domaine religieux il ne peut plus être le juge suprême. Et pour sortir de cette impasse, Harnack s'en remet au jugement de l'histoire. C'est elle qui décide quels sont les paradoxes qui ont le droit de diriger la vie humaine, et quels sont ceux auxquels il faut refuser ce droit. Tout ce qui n'a pas d'avenir, tout ce qui est condamné à périr prouve par ce fait même son inconsistance — Harnack est d'accord sur ce point avec tous les autres historiens. Cette thèse correspond à la doctrine de Hegel aussi bien qu'à l'expérience courante, qui — bien que ne sachant rien du développement de l'esprit — tend toujours naturellement, instinctivement presque, à justifier le succès. La question se résume à ceci — et cette question a une importance considérable pour nous : est-ce le bon sens qui dicte en l'occurrence ses lois à l'expérience quotidienne, ou bien est-ce le bon sens lui-même qui reçoit, pour cette fois, ses directives de l'expérience ? Je ne peux pas dire, en me fondant sur toutes les œuvres de Harnack que j'ai lues, comment il répond à cette question. Je ne peux que soupçonner qu'il ne s'est jamais posé cette question. Je crois que si on la lui avait posée, il aurait répondu que ce n'était pas à lui de se casser la tête sur de pareilles difficultés : c'est le domaine du philosophe ; quant à lui, il n'est qu'un historien, un théologien. A vrai dire, les théologiens de jadis ne refusaient pas les questions philosophiques : Origène, saint Augustin, Thomas d'Aquin, Duns Scot, et même Luther essayaient leurs forces théologiques sur ce genre de questions surtout.

Mais Harnack a beau ne pas vouloir poser cette question, il est bien obligé de la résoudre — et vous trouverez la réponse sinon explicite du moins implicite dans ses œuvres. Voici une citation tirée de sa *Dogmengeschichte* :

« Il n'y eut encore jamais de foi religieuse, si forte qu'elle fût, qui ne s'appuyât au moment suprême, décisif, sur une autorité extérieure. C'est seulement dans de pâles exposés des philosophes des religions et dans de polémiques projets des théologiens protestants que nous voyons construire une foi qui puise exclusivement sa force

dans les états intérieurs... Jésus-Christ invoquait l'autorité de l'Ancien Testament; les premiers chrétiens — les prédictions; saint Augustin — l'Eglise, et même Luther — l'Ecriture sainte »[1].

Vous voyez que Harnack ajoute encore un paradoxe mystérieux au complexe de paradoxes qui constituent la condition même de l'existence des religions. Aucune foi d'aucun homme n'a pu tenir sans une autorité extérieure, affirme cet historien, qui a passé sa vie à étudier le développement bimillénaire du christianisme, qui connaît la littérature religieuse comme peut-être personne ne la connaît aujourd'hui. Saint Paul et le Christ, et comme le dit Harnack, « même Luther » avaient besoin de cette autorité. Je ne sais et ne parviens même pas à imaginer pourquoi il dit « même Luther » et non pas « même le Christ ». Jésus-Christ est malgré tout pour Harnack un homme unique par sa conscience religieuse. Ou bien Harnack est-il luthérien avant tout, et ensuite chrétien ? Ne nous cassons pas la tête sur cette question : nous manquons de données pour la résoudre ; passons au fond du problème. Harnack estime, en se fondant sur ses études de vingt siècles de littérature religieuse, que la foi a pour condition l'autorité extérieure. Cette opinion est avant tout profondément catholique. On sait que saint Augustin affirmait déjà que s'il n'avait pas reçu l'Ecriture sainte de l'Eglise catholique il n'y aurait jamais ajouté foi. Tout son catholicisme, toute sa foi reposent sur l'autorité de l'Eglise infaillible. Les contradicteurs catholiques de Luther construisent jusqu'à présent leurs objections au réformateur sur le fait qu'il s'est révolté contre l'autorité de l'Eglise (et ils ont raison de les construire ainsi). De sorte que le dernier paradoxe de Harnack est aussi purement catholique. Mais Harnack ne pouvait s'en passer et, tout en comprenant à quel risque il exposait tout le système de ses idées protestantes libérales, il n'a pas hésité à montrer son point faible avec la bonne foi qui le caractérise, sans attendre que le fassent ses adversaires. La foi est impossible sans autorité — nous dit le représentant de la pensée théologique moderne en Allemagne. Je n'ai pas l'intention pour l'instant d'analyser et encore moins de critiquer cette opinion de Harnack. Nous en reparlerons plus tard. Je tiens seulement à constater que l'expérience de Harnack, de ce savant hors pair, exceptionnellement doué et intelligent, connaisseur de la littérature religieuse, aboutit à une conclusion qui affirme l'importance de l'autorité pour les questions religieuses. En devançant un peu mon exposé, j'anticiperai en disant que j'estime cette conclusion de Harnack parfaitement fausse. Même s'il n'avait connu que l'apôtre Paul et Luther, cela aurait suffi pour aboutir à une conclusion opposée — sans

[1] HARNACK : *Dogmengeschichte*, III, 81.

parler des mystiques et des sectaires du moyen âge qui reniaient les autorités qui avaient été à la base de leur éducation. On peut même affirmer que l'œuvre de tous les génies religieux consistait principalement à détruire les autorités religieuses bien assises. La particularité de leur vie et le sens de leur existence douloureuse et intense s'expliquent précisément par le fait qu'il leur fallait représenter l'autorité pour les autres, alors que pour eux-mêmes ils n'avaient aucune autorité. Harnack ne l'a pas remarqué ; à moins qu'il n'ait pas voulu, ou pas su le remarquer. La cause en est probablement plus profonde. Vous vous souvenez qu'il estime légitimes les paradoxes dans le domaine religieux [1] ; mais nous savons aussi que même les paradoxes admis par les confessions chrétiennes, même ceux du protestantisme orthodoxe — sans parler du catholicisme — semblent inadmissibles à Harnack. Quel est donc le critère des paradoxes ? Où trouver cette digue qui arrêterait le flot puissant et redoutable de la création paradoxale autorisée ? Le bon sens et la menace de punition arrêteront-ils l'humanité démente ? Et de plus peut-on se fier au bon sens ? Il pourrait vite faire du zèle, mettre son veto non seulement sur les paradoxes condamnés par Harnack, mais encore sur ceux qu'il estime nécessaires et salutaires. Le bon sens ne peut être livré à lui-même. L'historien le sait. Il se souvient par exemple de la lutte désespérée entre Luther et Thomas Munzer et Carlstadt. L'historien se rappelle quelle tempête a été provoquée au début en Allemagne par la révolte de Luther contre l'autorité. L'historien peut évoquer pas mal d'autres tableaux analogues du passé proche et lointain. Le bon sens ne retiendra pas les hommes. Il faut une autre force, il faut un pouvoir ferme et inébranlable. *Ferret vulgus nisi paveat* (La masse l'emporterait si elle ne craignait point). Et partant — puisque la vérité est la même pour tous — l'autorité est obligatoire aussi bien pour Luther que pour saint Augustin, et même pour Jésus.

Traduit du russe par T. Troyanoff. LÉON CHESTOV.

[1] HARNACK : *Wesen des Christentums*, 44.